

Une enfance idyllique sur la French Riviera

— Je n'ai vu qu'elle. Elle affichait une telle sérénité. Voici ce que dira André Jacob de son épouse Yvonne au sujet de leur rencontre. Nul doute qu'elle avait transmis ce trait de personnalité à sa benjamine, Simone. Pourtant, cette dernière n'était pas toujours un modèle en la matière. Tant s'en faut !

André voulait une grande famille. Une marque de son éducation ? Pas seulement. Une forme de patriotisme. Après tout, la France en avait besoin. Il ne dérogea pas à ses principes. Ayant rencontré l'amour de sa vie, cela fut facile. Yvonne Steinmetz et André Jacob s'unirent dans leur quartier d'origine en plein cœur de la capitale le lundi 22 mai 1922. De cette union naîtront quatre enfants en cinq ans. Une fratrie rapprochée en âge autant qu'en sentiments.

—Nous nous aimions beaucoup, nous nous disputions beaucoup aussi ! expliquera Simone Veil à propos de ses frère et sœurs.

Le couple Jacob vivra ainsi une vie parisienne entre l'Opéra et Saint-Lazare pendant trois douces années.

Quiconque a raconté l'enfance de Simone Veil en a tiré la même conclusion. La famille Jacob était une famille heureuse et unie. Bien évidemment, comme dans toutes les familles, les personnalités des uns s'entrechoquaient parfois avec celles des autres. Quatre enfants, cela représentait beaucoup de vie, et d'avis, sous un même toit. Il faut dire également que les parents les avaient dotés d'un sens critique affûté et d'une personnalité bien trempée. Une forme de bourgeoisie éclairée.

Madeleine, qui sera vite *débaptisée* pour n'être plus qu'appelée Milou, était l'aînée parfaite. Il semble qu'elle tînt beaucoup de sa mère. Bien qu'elle ne fût l'aînée que de peu, ses cadets la considéraient comme une mère de substitution. Milou était la plus réfléchie des Jacob. Sur son visage transparaissait le poids de son rôle de doyenne. Elle le prenait très au sérieux, ce rôle. En réalité, Milou prenait beaucoup de choses au sérieux. Elle avait grandi vite, très vite, et ce, bien avant les drames. Maman *bis*, elle s'occupait des siens avec tendresse et indulgence. Cette bienveillance ne l'empêchait guère de les sermonner quand elle le jugeait nécessaire, particulièrement sur le respect que l'on se devait d'avoir envers autrui. Valeur fondamentale de la famille, elle en était la digne représentante. Comme s'il avait été décidé qu'elle devrait veiller sur

son entourage, la nature avait pourvu Madeleine d'une très grande taille. Elle avait ce port noble, caractéristique des femmes Jacob, qui la grandissait encore. Son visage était doux, sans mystère. Avec ses longs cheveux bruns et frisés retenus en arrière, Milou dissimulait un peu de sa féminité.

Denise, qui la suivait pourtant de près, avait une tout autre personnalité. Énergique et combative, elle voulait manifester son indépendance, et ce, dès son plus jeune âge – toutefois moins que la petite dernière. Qui l'eût pu ? Simone Veil affichait déjà une personnalité affirmée. Denise était aussi la plus sportive, la plus engagée, la plus vivante. Rien d'étonnant dans le fait qu'elle soit devenue résistante. Résister était une évidence. Ne pas se soumettre, une obligation. Si, contrairement à ses sœurs, Denise était blonde, elle arborait le même regard déterminé. La grâce des lignes de son visage faisait d'elle une femme sublime.

Quant au pauvre Jean, il se sentait bien en peine pour trouver sa place au sein d'autant de femmes de caractère. Bien que cela s'exprimât de manière différente, les femmes Jacob, Yvonne incluse, prenaient de la place. Lui, il était rêveur, inoffensif, plongé dans sa passion de la photographie. Une veine artistique probablement héritée d'André. Tapis sous une expression mélancolique, les traits fins de sa mère et la droiture de son père se mêlaient admirablement sur son visage. Jean était beau, une vraie gueule d'ange ! Discret et réfléchi, il en était presque renfermé par moments. Son père, inquiet de cette attitude, avait décidé de l'inscrire chez les

scouts. Jean ouvrit la voie à une activité majeure pour les Jacob : le scoutisme.

Le scoutisme pour la famille, c'est un art de vivre. Une manière d'ancrer chez les enfants les valeurs de respect, d'entraide et de solidarité que portent les parents au quotidien. Denise, animée par son sens civique, sera très vite la plus impliquée chez les Éclaireurs laïques. Elle deviendra cheftaine de sa section niçoise, dans laquelle Simone la rejoindra à ses 10 ans, sous le surnom évocateur de *Lièvre agité*. Être scout, c'est un peu vivre un idéal, faire partie d'un tout, d'une communauté. Une communauté, oui, mais pas une communauté juive. Une communauté neutre. C'est le mot que l'on emploie à l'époque. C'est amusant, cette tournure. Comme si ne pas croire était une forme de neutralité ; un refus de prendre parti entre plusieurs doctrines. Ici, nulle question d'afficher une appartenance religieuse. On partage, on chante, on rit. On ne prie pas.

Il ne s'agissait pas pour les Jacob de renier leurs origines, bien au contraire. Simplement, ils étaient athées. Juifs par tradition, non par religion. Ce fait marquera nombre des décisions familiales. Ils étaient français, français avant d'être juifs. Les Jacob, en particulier André, vouaient une gratitude sans bornes à cette France qui les avait reconnus. En effet, la France était la première nation au monde à avoir accordé la citoyenneté à la communauté juive tout entière. Les aïeux d'André – qui avaient pris part à la guerre de 1870 – lui avaient transmis leur croyance éperdue aux mérites de la République. Alors, dans cette famille, une seule idée

fixe quant à sa judéité : la fondre dans la nation. Cette longue tradition juive ne s'assortissait pas d'une éducation religieuse. Yvonne et André ne l'avaient pas reçue de leurs parents. Il n'était pas question d'agir différemment avec leurs enfants. Jean n'avait pas été circoncis et aucun des petits Jacob n'avait jamais franchi le seuil d'une synagogue. Une fois, Simone avait accompagné une cousine au service, ce qui avait mis son père dans une colère noire. Si lui n'avait pas décidé d'initier sa fille à la religion, de quel droit une tierce personne s'en était-elle mêlée ? Simone avait intégré ce fait. Elle aurait oublié qu'elle était juive sans la guerre.

—Ni mon père ni ma mère n'étaient pratiquants. Ma famille était totalement détachée du judaïsme. Si nous nous sentions juifs, c'est parce que c'était là un fait intégré, qui n'avait pas été rejeté, mais qui n'avait pas non plus, me semblait-il, de grandes conséquences, expliquera Simone bien plus tard.

Chez les Jacob, ni sabbat ni Kippour. On fêtait volontiers Noël plutôt que Roch Hachana. Une idée d'Yvonne qui concevait le 25 décembre comme une merveilleuse occasion de gâter ses enfants ! On maîtrisait la mythologie grecque plutôt que la Tora. Une assimilation culturelle totale. C'était une marque de leur intellectualisme, et peut-être de leur bourgeoisie. Ce n'était pas rare. L'assimilation était le modèle dominant dans la communauté juive du début du xx^e siècle. Cette religion, Simone en avait hérité. Comme on hérite d'un trait de visage ou de personnalité, cela faisait partie d'elle sans qu'elle y prête attention. Elle n'avait d'ail-

leurs jamais souffert d'antisémitisme. C'est à peine si elle eût pu comprendre la portée de ce mot à cette période. La seule anecdote qu'elle avait retenue de son enfance juive était l'attaque infantile d'une camarade de classe qui lui avait dit :

—Toi, tu es juive. Ta mère ira en enfer !

Les pleurs avaient été vite oubliés. Sa tendre mère, n'ayant pas fait débat, avait classé ce sujet au rang d'une niaiserie d'enfant. Simone Veil mit de nombreuses années à comprendre pourquoi elle souffrait de cette condition qui avait si peu d'importance dans sa vie familiale quotidienne.

Pour appréhender pleinement la personnalité de Simone Veil et éclairer son parcours, il est indispensable d'étudier celui de ses parents. Tous deux, à leur manière, et sûrement en creux l'un de l'autre, ont conditionné ce tempérament qu'on lui connaîtra aux plus hautes fonctions.

Avec son père, Simone entretient une relation ambivalente. On dit ce que l'on pense, rarement ce que l'on ressent. La figure paternelle pétrie de principes supplante souvent le simple papa. Ce qui revient le plus dans tous les récits de Simone ou de son entourage, c'est qu'André est un homme de principes. Aux principes, on ne déroge pas. Dans sa famille, on est comptable à la compagnie parisienne du gaz, bijoutier ou centralien. Il ne s'écarte pas de la tradition familiale. Bachelier à 17 ans, il se spécialise dans l'histoire de l'art et l'architecture. Cette passion deviendra profession. Car oui, être architecte pour André, c'est être artiste.

—Construire relève d'une éthique artistique, bâtir ne suffit pas.

Cette phrase illustre parfaitement la conception très moderne qu'il avait de son métier. Brillant étudiant, il est aussi rapidement reconnu pour ses talents d'architecte. Second grand prix de Rome en novembre 1919, il se bat pour faire distinguer son art. Cette récompense pour le projet de palais de la Ligue des nations à Genève est en anticipation un merveilleux clin d'œil au destin européen de sa fille. Selon lui, l'architecture s'exprime dans un environnement. Celui-ci, André se plaît à le faire découvrir aux siens. Se promener des heures durant dans la nature ou en ville, apprendre le nom des plantes ou des constellations, telles sont les activités qu'il partage avec Simone. Elle en retiendra le « sentiment d'être intégré dans un monde planétaire vivant ». Cette conception du travail est un parfait exemple pour la jeune fille qui accompagne fréquemment son père dans ses repérages ou l'observe à la table à dessin. Elle gardera l'importance d'être passionné par son métier. Outre ses passions professionnelles, André est un intellectuel fin. C'est certainement dans ce domaine que son autorité s'exprime de la manière la plus marquée. Il y a des arts majeurs. Il y a des classiques. Il y a des chefs-d'œuvre. Puis, il y a le reste ! Le reste n'est pas digne d'intérêt. Simone lit très jeune tous les classiques, de Montaigne à Zola. À seulement 14 ans, il lui donne à lire *La princesse de Clèves* et *Les jeunes filles*, de quoi éveiller la curiosité d'une Simone qui n'était déjà pas en reste. Très souvent, le soir, André lit. Des livres pour

enfants ? Non, des lectures « choisies », dit-il. Sous les conseils avisés de son père, elle exerce aussi son œil à la peinture ou au ballet. Elle apprend à manier la langue française à la perfection, tant il se montre intraitable sur la bonne utilisation des mots. Dans ce terrorisme culturel, aucune place pour les romans d'amour ou la musique. Quand en 1940, André Jacob se résout à acheter un poste TSF, il prévient sa famille : si quelqu'un écoute de la musique, « je jeterai le poste par la fenêtre ! C'est du temps perdu ! »

Leur relation est surtout habitée par cette morale républicaine, cette autorité, ce conservatisme. Cette droiture qui met une distance que Simone ne comprend ni ne souffre.

— Parmi ses principes, mon père considérait qu'une certaine distance devait rester entre des parents et des enfants. J'avais souvent du mal à me plier à ce formalisme qui constituait pour moi une barrière que je ne comprenais pas toujours. J'aurais voulu avoir avec lui des relations plus directes.

Simone aurait souhaité être plus proche de son père. Si elle reconnaît que son esprit étriqué et sa droiture infaillible se combinaient à une grande tendresse, elle aurait voulu parler plus souvent avec lui. Chez les Jacob, l'éducation est juste, mais stricte. Oui, Madame. Non, Monsieur. Les enfants se tiennent correctement et se lèvent aux aurores. *L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt !* La liberté n'est rien sans le respect d'autrui. La morale est très présente dans le quotidien. Le mensonge et le manque de respect ont été bannis

il y a fort longtemps. Ces principes qui engonçaient la relation de Simone à son père légueront pourtant une éthique sans faille. À étudier ce que leurs proches disaient d'eux, il ne faut pas parcourir beaucoup de chemin pour comprendre que *la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre*. En dépit de cette relation tumultueuse, ils partageaient de nombreux points communs. Leurs personnalités n'étaient finalement pas si éloignées que ça, l'un comme l'autre capables de passer de « la colère éruptive à la plus délicate tendresse ». André était aussi un grand altruiste. Quand Simone explique que son père a fait d'eux des hommes, elle veut dire avec un grand H :

—Il nous a enseigné que nous ne sommes pas seuls au monde.

Aux paroles, il faut lier les actes. Bénévole pour l'association des architectes DPLG, le chef de famille était également vice-président du club de ski. Cet homme débordait d'énergie et ne la comptait pas lorsqu'il fallait la mettre au service de la communauté. Grand et mince, André avait un type assez marqué avec ses cheveux frisés. Sur ce long nez, il posait ses lunettes rondes de myope qui lui donnaient cet air solennel. André souriait très peu. Cela aussi, Simone le tenait de lui. Quoiqu'elle eût sans doute été plus souriante si la vie l'avait épargnée.

Le plus grand – l'unique – conflit entre ces deux-là concernait Yvonne. Mère et épouse chéries, tous les membres de la famille Jacob se disputent son attention et son affection. Alors, quand Simone trouve les gestes

de son père déplacés (quelle était donc cette manière de taper les fesses d'une femme en public !), ou qu'elle a l'impression que ce dernier tyrannise sa tendre maman, elle se rebelle. Simone n'aimait pas que l'on caricature ses liens avec ses parents. Son père et elle partagent cette passion d'Yvonne, de celle qui fait naître la jalousie. Voilà tout. André veut une famille et une maison « comme il faut ». À cela, Yvonne s'astreint avec dévotion, Simone conteste. Sa tante Suzanne raconte qu'elle « lui tenait tête de merveilleuse façon ». Respectueux de cet esprit de rébellion, il favorise l'indépendance de sa petite dernière. Il la surveille sans la brider pour autant.

—Toute mon enfance, j'étais à la droite de mon père, c'était une souffrance, racontera-t-elle, se souvenant qu'il gardait en permanence un œil sur elle et que toujours elle devait se tenir droite.

Yvonne Steinmetz-Jacob était une femme pour laquelle il était aisé de vouloir se battre. Tout d'abord, elle était belle, divinement belle ! Elle l'était d'autant plus qu'elle ne s'en rendait pas compte. Yvonne rayonne. Elle rayonne par sa beauté, mais également parce qu'elle est pourvue d'un altruisme et d'une humanité infinis. Tous ceux qui la côtoyaient lui vouaient très vite une grande admiration, une vénération presque. Aucun de ses enfants n'aurait dit le contraire. Son dévouement et son empathie étaient leurs biens les plus précieux.

—Maman avait une personnalité tout à fait particulière. Quand elle était là, on ne voyait qu'elle. Elle était grande, les cheveux auburn, des yeux dorés avec des paillettes et surtout un visage d'une très grande pureté